L'île imaginaire, par Jean-Baptiste Pratt

Une berline blindée aux vitres teintées. Le pont de la fraternité, construit au-niveau du détroit de Gibraltar, dernier vestige de l'amitié entre l'Europe et le Moyen-Orient. Il faisait encore nuit, mais la couronne du soleil commençait à transpercer la ligne d'horizon. Un nouveau jour pour l'humanité ? À voir.

La voiture faisait face au pont, derrière elle, une armada de militaires, d'hélicoptères et même un avion contenant plusieurs bombes nucléaires. Elles n'avaient jamais été utilisées jusque-là, il y avait donc peu de chances qu'elles le soient aujourd'hui ; d'autant plus qu'en face, ils avaient un pas de tirs qui leur permettait d'atteindre l'ensemble de l'Europe. Le coucou de la mort resterait donc à terre, jouant les figurants.

A l'intérieur du véhicule, deux hommes et un chauffeur. Georges Martel, le président de l'Union Européenne et Arthur Backward, le ministre aux affaires militaires.

— Vous êtes certain de vouloir faire ça, dès que nous aurons entamé la traversée, nous serons la proie idéale pour nos adversaires, demanda Arthur.

— Vous ne comprenez pas que nous ne pouvons pas continuer d'être ennemis. Je n'ai pas envie que nous battions le triste record de la guerre de cent ans, répondit Georges.

Le silence s'installa pendant quelques secondes, Georges observa son ministre. Ses lèvres étaient pincées, ses yeux étaient larges, surmontés d'épais sourcils grisonnants. Ses

cheveux étaient coupés courts, sa mâchoire était carrée. Il portait un costume sur lequel étaient accrochées toutes ses médailles, afin d'impressionner l'ennemi, disait-il.

— Vous pensez pouvoir effacer le traumatisme de la destruction de Berlin ? Demanda Arthur. De l'invasion de la côte bleue par des bateaux de guerre ? Il est encore temps de reculer.

— Abdul Soleiman pense que son peuple peut digérer le quadrillage par bombardement du Maroc, les mines anti personnelle qui font encore des handicapés...

— C'était bien leur objectif !

— Je le sais, Arthur, mais les citoyens du grand Royaume arabe, comme ceux d'Europe, pensent que la guerre a assez duré. Nous sommes voisins, nous ne pouvons pas nous détester jusqu'à nous anéantir mutuellement. Les Etats-Unis d'Amérique et la Chine se délectent de notre conflit. Il est temps d'avancer.

Georges s'arrêta de parler pour se pencher jusqu'au mini-frigo ; il y prit deux verres et quelques glaçons. Il récupéra une flasque dans la poche de sa veste et servit deux whiskies, tendant un verre à son collaborateur.

— Portons un toast à cette journée, il se peut que la face du monde soit changée à jamais, lança Georges en buvant son verre d'un trait.

— À l'avenir, imita Arthur, sifflant lui aussi son apéritif.

— Démarrez Serge, nous partons à la rencontre de mon homologue !

— N'en faites rien, interrompit le ministre, vous n'irez pas plus loin.

Un sourire prit place au sein du visage du président de l'Union Européenne. Il s'attendait à ce retournement de situation et il avait la solution pour mener à bien son expédition vers la paix.

— Pourquoi ne partirions-nous pas ? Le monde entier nous regarde, Abdul avancera sur le pont en même temps que nous, demanda Georges.

— Parce que nous ne pouvons pas faire la paix avec ceux qui ont tués nos compatriotes...

— Votre excuse est heureuse, dites plutôt que vous, anglais, avez toujours été des partenaires fidèles pour les Etats-Unis. Ajoutez que le complexe militaro-industriel du pays le plus puissant au monde a besoin de notre guerre pour alimenter sa croissance. Ayez au moins le mérite d'être sincère.

— Vous avez raison, répondit Arthur. Mais c'est une réalité contre laquelle vous ne pouvez pas lutter. Développer votre projet dans le plus grand secret, prendre l'opinion en témoin de votre plan de paix, rien ne pouvait plus énerver mes employeurs.

— Comment auriez-vous agi à ma place ? M'auriez-vous laissé entrevoir cet évènement si vous aviez été au courant ? Évidemment que non. Je travaille pour le bien de mon peuple lorsque vous fomentez des complots pour des puissances étrangères. De nous deux, qui agit pour la justice ?

— La justice est un mot pour les romantiques, une notion vide de sens. La réalité c'est que l'homme est un loup pour l'homme et j'ai choisi mon camp, à raison d'ailleurs. Vous vous battez pour un idéal, une île imaginaire. Si vous êtes encore en vie, c'est que je vous

apprécie, j'ai dit à mes supérieurs que je serai capable de vous stopper dans votre projet stupide.

— Je sais que vous avez de l'affection pour moi, mais cela ne me rend pas plus docile.

— Ne me forcez pas à vous faire renoncer définitivement.

Le silence s'installa à nouveau, Serge assistait au duel sans rien dire.

— N'avez-vous plus rien à dire, cher ami ? demanda Georges à Arthur, avec malice. Je vais donc parler, j'ai introduit un paralysant dans votre verre de whisky. Votre cœur continuera de battre, nous évitant ainsi d'être attaqué par les militaires qui nous précèdent. Les micros installés dans la voiture sont désactivés par un gadget personnel depuis quelques instants et la voiture a été remise à niveau par un camarade. Nous pourrions donc rejoindre Abdul sans encombre.

Le visage d'Arthur était impassible, son regard neutre.

— Allons-y Serge. Nous avons déjà perdu trop de temps.

— Vous êtes certain de vouloir faire ça ? demanda le chauffeur.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi. À partir du moment où nous aurons parcouru les premiers mètres du pont de la fraternité, ils n'oseront pas nous tirer dessus. Au pire, un sniper s'occupera de moi et ils trouveront une histoire afin de retourner l'opinion contre cette tentative de réconciliation, contre ma naïveté. Mais j'ai laissé des documents qui inonderont les réseaux dès que mon cœur cessera de battre ; ainsi, les gens sauront la vérité.

— Et vous n’avez pas peur de mourir ?

— Ma femme m’a quitté il y a deux ans, j’ai brigué la fonction de président dans l’unique objectif de cette journée. Je ne crains pas de perdre la vie pour une cause qui en vaut la peine. Les dizaines de millions de morts provoqués par notre conflit justifient mon acte.

— Cela veut-il dire que vous voulez que j’avance ? demanda le chauffeur, incertain.

— Oui ! Plaisanta Georges. Après tout ce que nous avons traversé, un pont ne peut pas nous faire de mal. Démarrez donc, je dois rencontrer mon nouveau partenaire.

Cette nouvelle est l’œuvre de Jean-Baptiste Pratt, auteur du premier tome des aventures du Voyageur (disponible sur son site officiel : www.jbpratt.com). Vous trouverez des contenus bonus sur le site tels que d’autres nouvelles gratuites, une biographie et d’autres petits plaisirs !

Vous souhaitez écrire à l’auteur ? C’est ici : jeanbaptiste.pratt@gmail.com